

NOTICE  
SUR  
EUGÈNE LABICHE

PAR  
M. ÉDOUARD PAILLÉRON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance publique annuelle de l'Académie française  
du 22 novembre 1894.

---

I

Ce qui nous intéresse le plus dans l'œuvre d'un homme, c'est l'homme. C'est lui que nous cherchons et que nous espérons trouver en elle; espoir souvent trompé, surtout quand cet homme est un artiste. S'imaginer que le talent d'un artiste nous donnera la clef de son caractère serait une grosse erreur.

Un écrivain, par exemple, n'est pas plus nécessairement l'homme de ce qu'il écrit qu'un acteur l'homme de ce qu'il joue. Entre ce qu'ils font et ce qu'ils sont il peut y avoir

une différence considérable. Sans remonter à Horace qui chantait le vin et ne buvait que de l'eau, je sais des romanciers pessimistes qui peignent la vie en noir et sont payés pour la voir en rose — demandez plutôt à leurs éditeurs! — Je sais aussi des poètes charmants dans leurs livres et insupportables dans leur intimité — demandez plutôt à leurs femmes!

L'artiste est un être doué — ou affligé — d'un don spécial qui n'a souvent aucun rapport avec son intelligence.

Félix, du Vaudeville, était, sur les planches, le comédien le plus spirituel de son temps; mais à la ville, on ne s'en serait jamais douté. Tout Paris a connu un peintre, et je dis des plus grands, qui, en dehors de la peinture, était... enfin, comme Félix, et personne n'ignore à quel point Balzac, si retors en procédure dans la « Comédie humaine » avait peu le sens pratique de ses propres intérêts.

Chez certaines gens voués à une spécialité, ce dédoublement de la personne n'est pas rare... Mais, mon Dieu! que de psychologie pour dire que Labiche n'était pas de ceux-là! Malgré les dissemblances nombreuses qu'on peut relever dans sa nature, au fond, très complexe, il reste bien, comme Émile Augier, son grand ami, l'homme de son œuvre; on l'y retrouve tout entier.

II

Un Anglais qui avait autant d'esprit que d'accent, me disait un jour : « Quelle singulière langue que la vôtre! A mon premier voyage à Paris, il y a vingt ans, quand vous vouliez désigner quelqu'un d'énergique et de simple,

vous disiez : « Il est rond » ; maintenant vous dites : « Il « est carré », et c'est la même chose. »

Appliquée à Labiche, cette boutade serait absolument juste. Il était à la fois rond et carré. Il avait résolu cette heureuse quadrature du cercle. Il y avait en lui de la bonhomie et de la volonté.

Et combien d'autres contrastes encore !

Son bon sens solide s'alliait à une imagination folle, son observation profonde à un esprit léger, sa logique inflexible à une fantaisie bizarre.

Riche comme un nabab, il travaillait comme un ouvrier — qui travaille.

Sceptique dans cette vie, il croyait à l'autre. Sur ce dernier point, la formule bien connue de sa profession de foi ne laissait place à aucun doute ; il disait : « Le bon Dieu, c'est mon homme ! »

Grand, bien équilibré, d'un abord assez froid, très entendu en affaires, il semblait né pour devenir un parfait notaire. Et il faisait des pièces pour le Palais-Royal ! Et de son répertoire du Palais-Royal on a pu tirer un volume d'étrennes pour jeunes filles !!

Bon citoyen, bon époux, bon père, maire de son village, bourgeois dans la vieille et bonne acception du mot, c'était néanmoins un artiste, même, dans son genre, un très grand artiste.

Mais ces contradictions en apparence inconciliables : bon sens, imagination, logique, fantaisie, scepticisme, naïveté et jusqu'à ce côté à la fois artiste et bourgeois, tout cela se retrouvait dans son théâtre, qui en gardait une saveur et une originalité particulières.

Sans le savoir, l'auteur dramatique utilisait, au profit de son talent, les éléments si divers de son caractère. A chaque pièce nouvelle, c'était un peu de lui-même qu'il mettait en scène, une variété de sa nature qu'il montrait avec le grossissement d'une puissante et large gaieté. Et non pas la gaieté amère du moraliste que tout chagrine, mais la gaieté franche de l'observateur que tout amuse. Il avait le sens exclusivement comique de la vie. Dans la passion, il ne voyait que l'extravagance, dans le vice que le ridicule. C'est probablement pour cela que les femmes goûtent peu ses comédies, dans lesquelles, d'ailleurs, il n'y a pas de femmes.

A le voir aussi gai, on eût pu le croire égoïste, et, pourtant, je n'ai jamais connu un homme meilleur, un ami plus sûr. Ses confrères malchanceux connaissaient le chemin de sa maison. Il les secourait de sa bourse et les reconfortait d'un mot. Le secours était toujours large et le mot toujours drôle.

Car, le Devoir excepté, il riait de tout et de tous, même de lui.

Ses malheurs, — et j'entends par là les accidents fâcheux de sa carrière littéraire qui ne lui ont pas été, plus qu'à d'autres, épargnés, — les refus, les critiques, les chutes, loin d'éteindre sa verve, ne faisaient que l'exciter.

Ah! il n'était pas pessimiste!

Son premier malheur date de son premier début, et c'était un de ses plus joyeux souvenirs. A vrai dire, cette catastrophe avait eu lieu dans des circonstances tellement extraordinaires... Mais l'histoire vaut qu'on la raconte :

En ce temps-là, florissait en plein pays Latin, rue Saint-

Jacques, un théâtre aujourd'hui disparu et qui avait nom le « Panthéon ». Il était dirigé par un chapelier du quartier. Ses commanditaires, chapeliers du quartier comme lui, composaient avec lui le comité de lecture. C'est là que Labiche avait présenté son premier ouvrage... un drame, s'il vous plaît ! Il avait vingt ans.

Au jour indiqué pour le lire, le jeune auteur qui demeurait fort loin, de l'autre côté de l'eau, arrive irréprochablement ganté, cravaté, boutonné, mais en retard et d'autant plus ému. C'était l'été, il faisait chaud : il trouve ses juges au grand complet qui, assis autour de la table au classique tapis vert, l'attendaient... en bras de chemise et l'invitent à se mettre à l'aise comme eux. Il ôte son habit, s'essuie le front, s'excuse de son inexactitude, s'assied, pose son chapeau sur la table et commence sa lecture. Le drame n'avait qu'un acte, mais plus long qu'intéressant. paraît-il, car, une demi-heure ne s'était pas écoulée que, déjà, l'auditoire donnait des signes de l'inattention la moins équivoque. Plusieurs de ses membres causaient entre eux, d'autres bâillaient. Il y en avait un en face de lui qui ronflait... franchement, la bouche ouverte, et une mouche sur le front.

Et Labiche lisait toujours !

Tout à coup, son voisin le chapelier de droite attire à lui distraitemment le chapeau de l'auteur, le soupèse, l'éloigne de ses yeux, l'en rapproche et, finalement, regarde au fond de la coiffe le nom du fabricant, puis, avec un petit haussement d'épaules dédaigneux, il le passe à son voisin de droite, qui soumet la coiffure aux mêmes investigations, donne les mêmes marques de mépris et la passe

à son voisin... Bref, le chapeau fit le tour de la table en provoquant chez tous les sociétaires la même évidente désapprobation, et le dernier, son voisin de gauche, finissait d'examiner le malencontreux couvre-chef juste au moment où Labiche finissait de lire sa pièce.

Elle fut refusée à l'unanimité !

« Et voilà ce que c'est, disait-il, que de lire un drame à des chapeliers de la rive gauche quand on se fait coiffer sur la rive droite ! »

Du reste, il n'était pas heureux au théâtre avec ses fournisseurs. Après son chapelier, son tailleur lui attira une déception qui ne paraissait pas, d'ailleurs, lui avoir été beaucoup plus amère.

Il faisait répéter au Palais-Royal un vaudeville, en société avec Lefranc, et dont le principal rôle, joué par Ravel, était celui d'un jeune homme très élégant, si élégant qu'au cours de la pièce on lui demandait l'adresse de son tailleur. Labiche avait nécessairement donné l'adresse du sien. Il était jeune alors, assez peu en fonds, et, comme il devait de l'argent au fournisseur en question, il espérait bien que cette réclame lui ferait prendre patience.

Seulement... Lefranc, qui était moins riche encore que son ami, avait des raisons bien plus... élevées, quoique de même ordre, d'être agréable à celui qui l'habillait. Aussi rêvait-il depuis longtemps de remplacer clandestinement le nom du tailleur de Labiche par le nom du sien. La veille de la représentation, il va trouver Ravel et lui propose de faire cette substitution le lendemain, mais en gardant jusque-là le secret le plus absolu. Ravel consent à tout. Voilà qui est convenu, et, là-dessus, Lefranc envoie

des places pour la première à son créancier. Notez que, de son côté, Labiche en avait également envoyé au sien.

Le lendemain soir, la toile se lève. Les deux collaborateurs sont dans les coulisses. Chacun d'eux attend anxieusement ce nom qui doit proroger l'échéance de sa dette, qui sait ? l'en exonérer peut-être... Enfin ! Voici la scène !... Voici le passage !... Malédiction !

Ravel n'a nommé ni le tailleur de Labiche, ni celui de Lefranc... Il a nommé le sien !

Il lui devait de l'argent aussi !

Je rapporte ici ces anecdotes non seulement parce qu'elles sont plaisantes, mais parce qu'elles prouvent bien qu'Eugène Labiche était homme de théâtre au point de l'être en dehors du théâtre. Ainsi qu'on l'a pu voir, en effet, tout ce qui lui arrivait, raconté par lui, prenait une tournure de comédie : en passant par son cerveau, et à son insu, les faits s'arrangeaient en scènes, les réflexions se résumaient en mots, les personnes devenaient des personnages.

— Dites-moi, cher ami, lui demandais-je un jour, assistez-vous à vos premières ?

— Toujours ! me répondit-il gravement. Un général ne se bat pas, mais il assiste à la bataille, ne fût-ce que pour soutenir les faibles et contenir les forts. Ah ! si j'assiste à mes premières ? Je le crois bien... Seulement, je n'y envoie pas mes domestiques.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, si la pièce tombe, le lendemain ils vont criant partout : « Eh bien ! vous savez, la pièce de Monsieur est tombée. Ah ! ah ! ce que nous avons ri !... C'est

infect ! Il n'y avait qu'un cri dans les couloirs ! Infect ! Ah ! ah !... » Et vous comprenez, cela diminue mon prestige.

Est-ce qu'il ne vous semble pas entendre Geoffroy dans ce couplet ?

Et son impénitente gaité ne désarmait pas, même dans les circonstances les plus graves de sa vie.

Je me rappelle l'avoir vu le jour de sa réception à l'Académie. Il était dans la bibliothèque, en grand costume, attendant l'heure de l'entrée en séance, très pâle et si défait que je lui en fis la remarque :

— Eh mais ! comment donc, Labiche ? lui dis-je, il me semble que vous tremblez ?

— Comme la feuille, fit-il tout bas : c'est la première fois que j'ai aussi peur. Puis, jetant les yeux sur l'arme inoffensive attachée à son côté, il ajouta : — Après ça, c'est peut-être parce que c'est la première fois que je porte une épée ?

Ah ! cette Académie ! quelle surprise ! et quel bonheur pour nous qu'elle ait été une surprise pour lui ! S'il en avait eu l'ambition, il se serait cru obligé, pour y parvenir, de se châtier, de se gourmer, de se concentrer, et, en voulant corriger ses défauts, il aurait perdu ses qualités. Ainsi que tous les grands producteurs, pour dire ce qu'il avait de meilleur, il lui fallait tout dire.

Heureusement, ce ne fut pas lui qui alla à l'Académie, ce fut l'Académie qui vint à lui.

Comme bien vous pensez, sa nouvelle dignité ne le changea guère.

Confrère aimable, assidu aux séances, lucide en ses

rappports. incorruptible dans ses votes, il demeura ce qu'il était : sérieux dans le fond, enjoué dans la forme. Son discours de réception, que quelques-uns attendaient avec une curiosité un peu inquiète, fut de tous points charmant : on se le rappelle encore. Mais si le succès fut grand, la cause en est simple, il avait su rester lui. Or, ce qu'on appelle « être soi » est une qualité bien séduisante — chez ceux qui sont séduisants.

### III

A cette époque de sa vie, Labiche était arrivé à l'apogée et, en même temps, à la fin de sa carrière, je ne dis pas à son déclin ; son impeccable bon sens l'avait préservé de cette survie qui, trop souvent, assombrit la vieillesse du talent. Il s'était promis qu'arrivé à un certain âge il cesserait d'écrire, et il avait tenu parole ; mais sa vie n'en était pas, pour cela, moins occupée.

Le monde, qui avait toujours recherché l'homme heureux, le gai convive, le causeur brillant, se disputa le membre de l'Institut.

Les portes les plus hermétiquement fermées des maisons les plus prétentieusement littéraires s'ouvrirent devant lui. Seulement, là, il ne se sentait pas sur son sol.

Les visées transcendantes de ces salons où l'on plane, leurs enthousiasmes sans sincérité, leurs dénigrement sans justice et jusqu'à leur esthétique paradoxale et maniérée, mais qu'il faut écouter sérieusement, sous peine d'être classé parmi les âmes vulgaires et incapables de la moindre envolée, tout cela le dépaysait singulièrement.

L'affectation des autres provoquait chez lui une affectation contraire. Devant ces dilettantes si manifestement désireux de paraître plus artistes qu'ils ne le sont, il éprouvait le besoin de se faire plus bourgeois qu'il ne l'était.

Cette préciosité exaspérait cette bonhomie.

— Est-il vrai, lui demandait une femme de ce monde, que vous détestiez de plus en plus la musique?

— Oh! Madame, de moins en moins, au contraire... Je deviens sourd.

Chacun connaît sa réponse à une autre qui, au cours d'une discussion sur la poésie anglaise, le mit en scène en ces termes :

— Et vous, cher maître, qu'est-ce que vous pensez de Shakespeare?

— Permettez! fit Labiche avec réserve, est-ce pour un mariage?

C'est cette même dame qui, pendant un dîner chez elle, s'informait auprès du nouvel élu de ce que pouvait bien rapporter un fauteuil académique.

— Fort peu d'argent, sans doute? interrogea-t-elle.

— Fort peu, Madame, affirma son hôte; puis, la regardant avec un sourire gracieux : *Mais on est nourri.*

La maîtresse de cette maison hospitalière aux hommes de lettres, femme de grand mérite d'ailleurs, avait établi — pour sa salle à manger seulement — une discipline étrangement sévère. Elle n'y tolérait ni colloque particulier, ni conversation générale. Chacun devait parler à son tour et tout haut. Je me hâte d'ajouter que ses invités justifiaient généralement cette mesure un peu draconienne, mais qui permettait du moins de ne rien perdre de leur éloquence

ou de leur esprit. Un soir qu'elle recevait à sa table quelques convives de choix, Renan avait la parole depuis quelque temps déjà, et il était en plein monologue, quand Labiche, profitant d'une accalmie, entre deux phrases, fit un geste :

— Pardon... dit-il timidement.

— N'interrompez pas! s'écria la dame : M. Renan n'a pas fini... Après M. Renan!

— Mais...

— Non! non! non! Après M. Renan! Continuez, monsieur Renan!

Et Renan continua. Et quand il eut fini de parler et que le murmure élogieux que soulevait toujours ce grand charmeur eut cessé :

— Maintenant, à vous, monsieur Labiche, reprit la dame.

— Mon Dieu, c'est que...

— Si! si! nous vous écoutons. Vous aviez une observation à faire tout à l'heure, une objection peut-être?...

— Moi! oh!...

— Alors, que vouliez-vous dire?

— Je voulais... je voulais redemander des petits pois!...

Ah! non, celui-là n'était pas pessimiste!

#### IV

Ni pessimiste, ni réaliste, ni naturaliste, ni symboliste.

Aussi nos « *jeunes* », ou, du moins, les écrivains d'un certain âge qui ont la prétention de les représenter, le tiennent-ils en médiocre estime. Ils le trouvent vulgaire parce qu'il est simple, superficiel parce qu'il est clair, peu sérieux parce qu'il est amusant. Leurs psychologie hypo-

critement sadique pour névrosés des deux sexes, leurs prétentions scientifiques destinées à faire croire qu'ils ont des idées, leur phraséologie obscure qui prouve tout le contraire, s'accordent mal avec la franchise lumineuse de cet esprit lucide et la saine ironie de ce rire dont ils se sentent justiciables.

D'ailleurs, en lui refusant la profondeur, ils savent bien ce qu'ils font, mais ils ne savent pas ce qu'ils disent. Il y a parfois, dans telle de ses œuvres comiques, plus de philosophie que dans nombre de gros volumes prétendus sérieux. Certains de ses mots sont d'une vérité autrement suggestive — pour parler comme eux — que ces fameux mots cruels que, oubliant Chamfort et bien d'autres, nos contemporains se flattent d'avoir inventés.

Vous souvenez-vous de sa comédie intitulée : *Moi?* Vous rappelez-vous ce que répond, dans une scène restée célèbre, un valétudinaire qui veut épouser une jeune fille à une jeune veuve qui avait épousé un valétudinaire?

Pour le faire renoncer au mariage qu'il projette, celle-ci lui raconte le sien; elle lui dit les larmes solitaires de sa jeunesse sans amour, les angoisses de ses nuits sans sommeil, sa vie usée au chevet du malade; combien, enfin, elle a été malheureuse...

— Mais lui? interrompt l'égoïste.

— Oh! lui, répond-elle: il n'en a jamais rien su, je lui ai tout caché, il a vécu heureux. il est mort heureux.

— Eh bien! alors?... s'écrie l'autre naïvement.

La vérité, c'est que nos « jeunes », impatientes de réussir, ne reculent devant aucun moyen pour parvenir au succès. Et, afin d'en déblayer la route, ils tuent les ieux, comme ils

tuent les morts, parce qu'ils les trouvent encombrants. Donc, ils ont décrété que Labiche n'est plus de notre temps... Soit! Il a cela de commun avec bien d'autres qui sont de tous les temps. Mais n'allez pas répondre que, s'il n'est plus de notre temps, il est bien de notre pays, ce serait un grief autrement grave. Aujourd'hui, en France, un auteur n'ose plus être Français. C'est démodé, presque ridicule. En même temps que le respect de nos gloires, nous perdons le sentiment de nos valeurs natives. Nous méprisons nos congénères, nous n'admirons que les étrangers. C'est chez eux que nous allons chercher nos maîtres. Mauvais signe! L'anarchie gagne du terrain. Notre littérature et notre art ont leurs « sans patrie ». Nous nous dénationalisons nous-mêmes à plaisir.

Quand je dis « nous », je ne veux pas dire le pays tout entier, j'entends uniquement ceux d'entre nous — nos guides spirituels — qui, groupés en une sorte de petite église, travaillent pieusement à propager, dans l'intérêt supérieur de notre conversion, ces idées d'exotisme littéraire.

Car ils n'ont pas seulement découvert qu'au point de vue dramatique particulièrement, notre littérature était dans une voie de perdition, ainsi qu'en témoigne la banalité sénile de ses œuvres, ils se sont encore donné mission de la remettre dans la voie droite, de la rajeunir, de la sauver enfin.

A cet effet, ils ont été hors frontières, chez nos voisins, recueillir « la bonne parole » sous forme d'élucubrations vagues et mornes, émanées d'un génie absolument antipathique au nôtre et nous ont révélé cette Foi nouvelle à

l'aide des procédés ayant cours : interprétation de ses évangiles, représentation de ses mystères, conférences sur sa grâce, avec accompagnement des trombones de la polémique et de la grosse caisse des feuilletons...

C'est l'Armée du Salut ! Et le plan de ses maréchaux se résume tout entier dans cette formule simple : refaire une originalité à notre littérature... en imitant celle de nos voisins.

Maintenant, ces missionnaires de l'ennui ont-ils réellement cru à l'efficacité de cette conception étonnante, ou bien ces farceurs tristes n'ont-ils eu d'autre but que de faire parler d'eux?...

Cruelle énigme !

Le fait est que, sincère ou non, l'idée est irréalisable. Nous sommes une race et nos voisins en sont une autre. Pour nous assimiler leur génie, si j'ose ainsi parler, il nous faudrait voir ce qu'ils voient, sentir ce qu'ils sentent, penser ce qu'ils pensent, en un mot, substituer leur tempérament au nôtre.

Or, quelque versatile que soit un peuple, fût-ce le peuple français, il peut bien changer de goût, de mode, d'opinion, comme les autres, et même de gouvernement, plus que les autres, mais, pas plus que les autres, il ne peut changer de tempérament. Et s'il essaie de le faire, il ne rajeunit pas, il tombe en enfance ; les adeptes de la Foi nouvelle nous le prouvent surabondamment.

Non ! non ! Qu'un jardinier marie deux sèves, soit ! mais sous la condition qu'elles ne seront pas à ce point dissemblables : il faut des époux assortis ; on ne greffe pas un cyprès sur un lilas !

Quoi qu'il en soit et jusqu'à présent, Dieu merci, notre pays se refuse à reconnaître d'utilité publique cette Société française d'acclimatation étrangère : il ne peut pas admettre que le bon sens, ni même le sens commun, soient « vieux jeu » ; il continue à vouloir comprendre ce qu'on veut lui faire admirer et à ne s'enthousiasmer qu'à bon escient. Au vin trouble des cépages exotiques il s'obsine à préférer le vin pur de son cru. Il aimait son Labiche et il persiste à l'aimer.

Ah ! c'est qu'avant tout, le peuple, et j'entends par là tout le monde, le peuple veut être amusé, c'est-à-dire distrait de ses travaux ou de ses peines. Pour s'instruire, c'est à la science qu'il s'adresse, et il a raison ; mais quand il s'adresse à la fiction, ce qu'il exige d'elle, c'est qu'elle le passionne, le charme, le ravisse à lui-même. Ce n'est pas, l'image de sa vie, c'est l'oubli de sa vie qu'il demande à l'art, au roman, à la poésie, au théâtre surtout.

Or, Labiche ne notait pas des états d'âme inconnus dans des pages incompréhensibles. Il ne dissimulait pas, sous la solennité ambitieuse de l'expression, la banalité du sujet et l'enfantillage laborieux de l'analyse. Il ne cherchait pas des idées pour ses mots ; à peine cherchait-il des mots pour ses idées. Ce qu'on appelle emphatiquement, aujourd'hui, l'*écriture* était le moindre de ses soucis : ses pièces étaient plutôt parlées qu'écrites ; mais, du moins, quand il montrait la lanterne magique, sa lanterne était éclairée.

Il n'avait pas cette manie de paraître *fort* qui nous est venue depuis que nous sommes faibles.

Il ne nous servait pas ces *tranches de la vie*, sans lien, sans logique, sans composition, partant sans intérêt, sous

prétexte que notre existence n'est qu'une suite de hasards incohérents, ce qui est faux en théorie, mais infiniment plus commode pour l'auteur, dans la pratique.

Il n'était ni amer, ni mélancolique, ni brumeux.

Son observation était juste, son exécution nette, sa satire gaie.

Il n'avait pas plus l'âme scandinave que batave, il avait l'âme française.

Voilà pourquoi les Français l'aiment.

## V

Et il est resté ce qu'il était, jusqu'au bout. Oui, ce grand ironiste, ce travailleur puissant, ce brave homme, ne s'est pas démenti un seul instant. Il a vécu laborieusement, il a fini courageusement, après avoir souffert patiemment, je dirai même gaîment.

Cette fin, il la savait prochaine. Quelques mois auparavant, il en avait été averti.

Un matin, chez lui, subitement, il tomba en syncope. Sa famille effrayée envoya chercher en même temps un médecin et un prêtre. Ce dernier, arrivé le premier, se disposait à l'administrer quand Labiche reprit connaissance. Le médecin, qui survint un peu plus tard, trouva le malade complètement rétabli, en apparence.

Ce n'était qu'un coup de cloche, mais de la cloche d'alarme. A soixante-dix ans, il ne pouvait pas s'y tromper et il ne s'y trompa pas. Seulement, il ne fit rien paraître, ne voulant alarmer personne. Et comme, un jour, Augier,

très inquiet. l'interrogeait sur les détails de cet étrange évanouissement, il lui répondit en plaisantant :

— Qu'en sais-je? Cela m'a pris tout à coup, je n'ai rien senti. je ne me rappelle rien. En revenant à moi, j'ai entendu vaguement l'abbé qui me sermonnait, mais j'étais si troublé que je ne l'ai pas compris... Oh! je pense bien qu'il ne me donnait pas de mauvais conseils... *Du reste, j'aurais été incapable de les suivre...*

La veille de sa mort, un ami, l'étant allé voir, le trouva assis dans son fauteuil :

— Ah! ah! s'écria le visiteur, avec cette légèreté un peu forcée qui joue la confiance pour la communiquer au malade, il paraît que nous allons mieux aujourd'hui?

— Peuh! fit le moribond. couci-couci. Je n'ai pas encore revu mon abbé, mais il m'a déjà envoyé sa carte. Puis, il ajouta avec une nuance de malice, navrante dans cette figure décomposée : *Il me guette!*

Eh bien! je souhaite à nos « jeunes » les plus exigeants d'avoir, avec le talent d'Eugène Labiche, la même modestie dans le succès, la même dignité dans la vie, la même sérénité devant la mort, et quand ils ne seront plus, je souhaite aussi à leur mémoire d'éveiller le même sourire ému que fait monter du cœur aux lèvres le souvenir de ce cher absent toujours regretté!